L'invention de la sociologie post-occidentale : de l'Asie à l'Europe

The invention of post-occidental sociology: from Asia to Europe.

Laurence Roulleau-Berger

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3074>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Laurence Roulleau-Berger, « L'invention de la sociologie post-occidentale : de l'Asie à l'Europe », *Le Portique* [En ligne], 39-40 | 2017, document 2, mis en ligne le 20 janvier 2019, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3074>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

L'invention de la sociologie post-occidentale : de l'Asie à l'Europe

The invention of post-occidental sociology: from Asia to Europe.

Laurence Roulleau-Berger

Si, la pensée scientifique a été construite en tant qu'élément des sociétés occidentales, les conditions de mise en récit universalisant et tautologique des sciences sociales « occidentales » sont largement interrogées aujourd'hui. Les centres de gravité de la connaissance en sciences humaines se sont pour partie déplacés vers l'Asie Orientale, et du Pacifique... où les intellectuels chinois, japonais, coréens et indiens, après avoir subi des situations d'injustice épistémique ne cessent de parler dans des forums régionaux des modes de production d'autonomies épistémiques. Si le discours sur le global signale une grande transformation dans l'histoire des sciences sociales, nous posons l'hypothèse d'une révolution scientifique qui impose des détours, des déplacements, des retournements, des conversions voire des vertiges épistémiques. À partir de la production d'une épistémologie partagée avec les sociologues chinois, coréens et japonais, nous proposons « une sociologie post-occidentale » pour faire dialoguer dans un rapport d'équivalence des concepts communs et des concepts situés dans des théories européenne et d'Asie. Il paraît ici moins pertinent de penser la pluralité des « provinces du savoir » que de penser les modes de formation des continuités et des discontinuités, les agencements et les disjonctions entre des lieux de savoir situés dans des contextes sociétaux différents, de faire travailler les écarts entre eux. Dans cet article nous introduirons la question du déclin des hégémonies occidentales pour poser celle de la production des injustices et des autonomies épistémiques avant de définir la *sociologie post-occidentale* ; nous montrerons alors comment se forment des niches de connaissance à partir des discontinuités théoriques entre sociologies d'Asie et d'Europe et des espaces transnationaux à partir des continuités théoriques entre les deux contextes de savoirs (Roulleau-Berger, 2016) ¹.

Tournant global et déclin des hégémonies occidentales

Aujourd'hui les sciences sociales dans le monde s'internationalisent, elles se renouvellent dans d'autres sociétés comme la Chine, l'Inde, le Brésil... Dans un mouvement de circulation et de globalisation des savoirs, de nouveaux centres et de nouvelles périphéries se forment, de nouvelles hiérarchies apparaissent plus ou moins discrètement qui produisent des compétitions et des concurrences pour le développement de "nouveaux" savoirs. Les centres de gravité de la connaissance en sciences humaines se sont largement déplacés vers l'Asie du Sud, du Sud-Est, Orientale, Centrale, Pacifique....

Mais si, en Asie, l'Inde, Taïwan et le Japon ont été engagés dans des processus d'*occidentalisation partielle* depuis plusieurs décennies et la Corée plus récemment, les trente ans de maoïsme ont fermé les portes de la Chine et les intellectuels chinois n'ont pu participer au développement de la sociologie interdite de 1949 à 1979. Cette page blanche de l'histoire a produit une double invisibilisation des savoirs : non seulement les savoirs produits pendant cette période mais ceux produits avant 1949. Les sociologues chinois à une échelle continentale ont recréé et fait revivre une science sociale qui était devenue une science morte ou inerte. La renaissance de la pensée sociologique en Chine représente un moment fondamental dans l'histoire de la pensée globale. Il y a eu une sorte d'indécence épistémologique éthique et politique dans les mondes occidentaux à ignorer les sciences de la société chinoises qui constituent une pratique aussi ancienne qu'en Occident. Si la langue chinoise a pu faire écran, ce sont surtout des orientalismes qui ont fixé des frontières à des savoirs perçus, vécus, représentés comme plus légitimes que d'autres.

Notre réflexion s'inscrit dans une démarche épistémologique en sociologie de la connaissance où la diversité des savoirs s'est organisée dans des espaces conceptuels liés à des paradigmes, des programmes liés à des dispositifs ethno-centrés de connaissance. Au-delà de la question des phénomènes de domination et de recouvrement des théories non-occidentales en sciences sociales par des théories occidentales, se pose davantage la question du brouillage des frontières entre sociologies « occidentales » et « non-occidentales », brouillage qui contient des concurrences non déclarées et des luttes de reconnaissance de cultures scientifiques ignorées ou oubliées. La construction d'un regard décentré permet ici d'accéder à la diversité des récits des sociétés sur elles-mêmes, à l'analyse des modes de légitimation d'un récit et de disqualification d'un autre en faisant travailler les écarts entre eux pour laisser apparaître un Espace Post-Occidental où les sociologies se touchent, se rencontrent, se parlent entre elles, se comprennent et ne se comprennent pas aussi.

Peu de sociologues occidentaux travaillent le décentrement pour aller regarder de l'autre côté des frontières de la connaissance. La parution de l'ouvrage d'Eward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, avait représenté un moment très fort dans l'histoire de la pensée postcoloniale. L'orientalisme avait signifié la mise en place de dispositifs qui captaient, capturaient, orientaient des gestes, des discours, des points de vue (Agamben, 2007)². Ce processus de captation a été particulièrement sélectif en invisibilisant des savoirs actifs, en saisissant des savoirs « inertes » comme les savoirs liés aux philosophies anciennes pour les incorporer et les enfermer dans des sous-champs. Le discours postcolonial s'était appuyé sur l'idée de provincialiser l'Europe

avec Chakrabarty (2000) pour considérer les « histoires subalternes » selon leur valeur propre et a joué un rôle majeur ces trente dernières années dans le débat international sur le « global turn » ou la fin des hégémonies occidentales. Cependant, comme le disait Achille Mbembe (2006), les études postcoloniales se caractérisent par leur hétérogénéité mais pas par leur originalité, il est alors difficile de parler de théorie postcoloniale ; en revanche elles ont montré comment une économie du mensonge, du soupçon et du mépris à l'égard des colonisés avait assuré la production d'hégémonies occidentales dans leur diversité. La pensée postcoloniale est une pensée de l'enchevêtrement et de la concaténation qui, selon Achille Mbembe, insiste sur le fait que les identités se construisent dans la multiplicité et la dispersion où les colonisés apparaissent comme des acteurs individuels et collectifs capables d'action, de mobilisation, de réflexivité. Si, dans le cadre des études postcoloniales, le post ne veut pas dire « après » mais « au-delà » (Kilani, 2009) si le concept d'un tiers-espace a été proposé par Homi Bhabha (2007) pour laisser apparaître des pensées hétérotopiques, un enjeu fort pour les sociologues d'aujourd'hui est d'investir différents types de tiers-espaces à la fois situés et globalisés en créant des conjonctions et des disjonctions épistémologiques pour aller vers une sociologie post-occidentale que nous allons définir ici.

Un consensus s'est en effet formé alors progressivement autour de l'idée de la crise de la civilisation occidentale. Rajev Barghava (2013), figure centrale indienne des sciences humaines et sociales, dans un article récemment paru dans la revue française *Socio*, cite Shri Aurobindo : « Rien n'est à nous. Rien n'est issu de notre intelligence. Tout est dérivé. Nous n'avons pas compris grand-chose à cette nouvelle connaissance, à part ce que les Européens désiraient que nous pensions d'eux et de leur civilisation moderne » (Shri Aurobindo, 1997, p. 39-40). Il met en question le fait que, dans différentes parties du monde, les catégories d'analyse sont dérivées de l'expérience occidentale et propose d'en finir avec « l'injustice épistémique du colonialisme de ce tout petit groupe de sociétés que nous appelons l'Occident ». Nous sommes rentrés dans une période de désoccidentalisation graduée des savoirs et de co-production d'agencements entre des savoirs situés. Nous sommes en plein « tournant global », distinct de tournants précédents et de leur nature éphémère et qui apparaît comme un *turning point* dans l'histoire des sciences sociales (Dufoix, 2013).

En Asie orientale la création de l'East Asian Sociologists Network (EASN) en 1992 par des sociologues chinois, japonais et coréens pour produire des sociologies connectées a représenté un enjeu majeur ; Kim Seung Kuk, Li Peilin et Yasawa Shujiro, dans leur préface à « A Quest for East Asian Sociologies » publié en 2014 aux Presses de la Seoul National University affirment qu'il s'agit d'une initiative pour dépasser les effets de la variété des conflits dans cette région du monde pour construire une nouvelle Asie orientale et une sociologie radicalement réflexive qui interroge le concept de modernité occidentale.

L'enjeu qui s'est formé depuis une vingtaine d'années est celui de la question de la reconnaissance internationale des savoirs « décoloniaux » (Bancel, Bernault, Blanchard, Boubeker, Mbembe, Vergès, 2010). Les intellectuels, notamment les sociologues, ont réagi face à un fondamentalisme eurocentrique qui considère que la seule épistémologie à même de produire une pensée critique serait la tradition occidentale, face à une discrimination épistémique (Grosfoguel, 2010) et un occidentalocentrisme méthodologique qui place les théories non occidentales dans des positions subalternes,

les inscrit dans « des banlieues de la connaissance ». Les connaissances produites en dehors du monde occidental en sociologie ont été et sont encore pour partie pensées comme des espaces de moindre légitimité. Est donc posée la question de la décolonisation des savoirs en sociologie sachant qu'un processus de reconfiguration décoloniale est engagé au sein d'*ethnoscapes* (Appadurai, 1996) formés à partir d'assemblages de savoirs entre sociologues chinois, japonais, taïwanais et coréens. Ces *ethnoscapes* peuvent être en contact limité avec des espaces scientifiques européens et se définissent à partir de conventions et normes scientifiques à distance des formes de domination coloniale des savoirs.

Après une déconstruction de la déprovincialisation de l'universalisme européen, Dirlik (2007) a proposé la théorie de la modernité globale, Therbörn (2000) la théorie de l'enchevêtrement, Burawoy (2005) la théorie de la sociologie publique. Pour Ulrick Beck et Edgar Grande (2010), après Samuel N. Eisenstadt (2006), nous vivons un « tournant cosmopolite » qui ouvre un espace conceptuel sur la possibilité d'une variété de modernités différentes et autonomes entre la première et la seconde modernité. Les enchevêtrements (Randeria, 2004) et les interconnexions au niveau global sont les conditions pour comprendre les assemblages et les ruptures entre les sociétés occidentales et non occidentales. Mais dans cette perspective, nous devons prendre en compte de nouvelles formes de nationalismes méthodologiques des sociétés non-occidentales qui ont émergé avec un Récit fondé sur la résistance contre les hégémonies occidentales.

Michaël Kuhn (2012)³, en s'appuyant sur le *World Science Report* de l'Unesco (2010), posait l'hypothèse de la marginalisation de l'eurocentrisme scientifique et de l'affaiblissement des traditions européennes. Si, la pensée scientifique a été construite en tant qu'élément des sociétés occidentales, si elle est apparue comme ne pouvant expliquer des phénomènes qui se produisent dans d'autres sociétés, cette étape dans le raisonnement sociologique global a interrogé les conditions de mise en récit universalisant et tautologique des sciences sociales « occidentales ». Apparaît en creux une diversité d'occidentalismes, les uns plutôt eurocentrés, les autres plutôt américano-centrés qui peuvent se confondre les uns avec les autres ou rentrer en tension. S'il y a une diversité d'occidentalismes il y a aussi une pluralité d'orientalismes situés dans différents espaces épistémiques et construits, eux aussi hiérarchisés et ordonnés en fonction de processus politiques, historiques et civilisationnels différenciés.

Nous proposons une *sociologie post-occidentale* afin de saisir des savoirs sociologiques produits par ces modernités cosmopolites, de les faire dialoguer entre eux dans un rapport dynamique d'équivalence en mettant en valeur des concepts communs et des concepts situés dans des espaces occidentaux et non-occidentaux – ici des espaces chinois – et des concepts globaux. L'enjeu est donc de se donner les moyens conceptuels de reconnaître des formes et types de modernités cosmopolites et surtout les connexions, interactions, échanges entre elles en même temps que les discontinuités entre différentes modernités occidentales et non-occidentales. Le concept de cosmopolitisation permet d'articuler une théorie de la modernité réflexive à partir de modernités multiples et une théorie des modernités plurielles et du changement social discontinu.

Les occidentalismes sont gradués et hiérarchisés entre eux, mais aussi mouvants, plastiques et deviennent vite insaisissables. L'enjeu est donc de défaire des

orientalismes et des occidentalismes pour laisser apparaître des espaces transnationaux qui rendent visibles une fabrique de savoirs encore partiellement masqués, voilés voire pour certains invisibilisés.

Injustices et autonomies épistémiques en Asie orientale

Rajev Bhargava (2013) considère qu'« une injustice épistémique est une forme d'injustice culturelle qui survient quand les concepts et les catégories auxquels un peuple se comprend lui-même et comprend son univers sont remplacés ou affectés par les concepts et les catégories des colonisateurs »⁴. Le processus de production de pensées hégémoniques dans l'histoire des sciences sociales s'est déroulé à coups « d'injustices épistémiques » qui peuvent prendre la forme de l'imposition d'un changement de cadres de pensée, celle de leur altération, celle de l'endommagement de la capacité des individus à maintenir leurs postures. Les dominations et les hiérarchies très tôt construites entre les contextes occidentaux, orientaux et extrême-orientaux ont produit des ignorances et des occultations de pans de savoirs entiers.

Les injustices épistémiques ont été construites par des discours, des actes et des pratiques spécifiques et des processus de capture, de détournement et d'occultation des connaissances. Des processus panoptiques se configurent partiellement, mais aussi génèrent ou bloquent des parcours intellectuels et des itinéraires. Ils définissent des accès différenciés aux espaces académiques et produisent des sujets et des pouvoirs dispersés et multi-localisés. Ils résultent de combinaisons d'activités et d'espaces construits à partir de circulations, de régimes de connaissance, de modes de visibilité et de petits ou grands réseaux de coordination avec moins de ramifications entre catégories intellectuelles. Ces processus de connaissance concernent les hiérarchies et les classements qui assignent des places et des rôles dans une division du travail scientifique.

Parler d'injustice épistémique dans une approche constructiviste de la production de la connaissance impose de poser la question de l'autonomie épistémique. L'autonomie épistémique signifie le passage d'un cadre imposé de normes et de conventions de connaissance à un autre cadre épistémique « autonome », voire revendiqué de normes et conventions. Ce passage d'un cadre épistémique à un autre suppose un travail épistémologique et politique d'émancipation de catégories occidentales de pensée encore perçues comme universelles, de plus en plus déclarées comme limitées et impropres à des contextes sociétaux, en particulier asiatiques.

Quelles formes peuvent prendre les autonomies épistémiques?

Par exemple la sociologie, interdite en Chine de 1949 à 1979, s'est reconstruite à côté, avec, voire contre les pensées occidentales en affirmant le refus de postures hégémoniques, en cherchant ses ancrages dans des *moments* de la civilisation chinoise d'hier et d'aujourd'hui, et aussi dans des filiations, déplacements, hybridations avec des pensées européennes et américaines (Roulleau-Berger, 2008a ; Roulleau-Berger and Li Peilin, 2012 ; Xie Lizhong, 2012). En Chine l'affirmation d'une autonomie épistémique

chez les intellectuels signifie par exemple rétablir des continuités avec des cadres épistémiques construits dans la Chine ancienne ou moderne puis oubliés, complètement méconnus dans le monde occidental mais aussi créer des paradigmes propres affranchis des présupposés occidentaux. En effet la plupart des intellectuels occidentaux ignorent la sociologie chinoise d'avant 1949 ; Li Peilin et Qu Jingdong (2016) dans une *Histoire de la sociologie en Chine dans la première moitié du xx^e siècle* ont distingué différents moments de l'histoire scientifique de la sociologie chinoise dans la première moitié du xx^e siècle. La première sociologie marxiste chinoise est pensée comme une sorte de sociologie moderne qui se distingue de la sociologie occidentale traditionnelle. Ensuite, le mouvement d'enquête sociale correspond à un important mouvement discontinu au début du xx^e siècle et s'oppose aussi à la tradition de la pensée confucéenne ; l'idée est de mener des enquêtes et travailler sur le terrain, vivre dans la campagne avec les paysans et développer des méthodes scientifiques. Tao Menghe et Li Jinghan sont devenus les leaders de ce mouvement et ont effectué de nombreuses enquêtes sociales sur le travail, le chômage, la pauvreté et les personnes âgées. Le livre de Tao Menghe *Une analyse du coût de la vie à Pékin* reste une réalisation majeure des débuts des enquêtes sociales en Chine. En 1925, Li Jinghan a aussi publié l'un des premiers modèles d'enquête sociale en Chine *Une enquête sur la situation des tireurs de pousse-pousse de Pékin*. Puis, en 1934-1935, le célèbre sociologue chinois, Chen Da, a mené une enquête importante sur les communautés migrantes du sud de la Chine. Wu Wenzao en 1929 créa l'École chinoise de sociologie afin d'indigénéiser la discipline. En 1930, à l'initiative de Sun Benwen, Wu Wenzao, Wu Jingchao, Li Jianghua, Chen Da, Ke Xiangfeng, Xu Shilian et Yan Xinzhe, la Société Chinoise de Sociologie a été créée, puis la revue de Sociologie a été fondée par Sun Benwen. Robert Park, Burgess et Redfield, grandes figures de l'École de Chicago, viendront en Chine pour enseigner pendant cette période et ont influencé la sociologie chinoise de cette époque, en particulier ce qui concerne les études de communautés. Zhou Xiaohong (2010) ⁵ soulignera la forte et permanente influence de l'École de Chicago sur la sociologie chinoise – notamment la sociologie urbaine et la psychologie sociale – mais il mettra en évidence ses limites, c'est-à-dire des insuffisances théoriques et méthodologiques qui ne peuvent exister dans la sociologie chinoise. Aujourd'hui Li Peilin (2015) considère qu'une École chinoise de sociologie, assez proche de ce que fut l'École de Chicago, serait en train de naître autour de la définition d'objets de recherche communs comme celle des migrants et de la marginalisation urbaine en lien avec l'urbanisation et le changement social aux États-Unis. Les sociologues chinois, confrontés aujourd'hui à de grands problèmes sociaux liés à la singularité de l'expérience chinoise, produisent un nombre impressionnant d'études et de recherches empiriques.

En Corée du Sud, la nécessité d'une autonomie épistémique s'est affirmée assez tôt. Kang Jung In (2006) en sciences politiques a analysé l'influence négative de l'ethnocentrisme occidental et la dépendance du monde académique coréen à l'égard des sciences politiques américaines, ce qui a entraîné la marginalisation de l'expérience coréenne par l'ethno-centrisme occidental. Kim Seung Kuk (2014) ⁶ parle d'une « East Asian Community (EAC) » et introduit l'idée de l'invention d'un « asiatisme oriental » pour proposer l'orientalisation d'une Asie orientale occidentalisée à partir d'hybridations de savoirs « occidentaux » et « non-occidentaux » pour aller vers une société cosmopolite et construire des identités régionales transnationales. Dans le cadre d'un dialogue très approfondi avec Ulrick Beck, Han Sang Jin et Young Hee Shim (2010) ⁷ ont aussi défendu un cosmopolitisme méthodologique « par le bas » dans une

mise en perspective de l'histoire et de la culture asiatique pour dépasser les notions de première et de seconde modernités proposées par Ulrich Beck et appréhender la complexité et la diversité des modernités « orientales ». Chang Kyung-Sup (2016) a construit la théorie des « modernités compressées » et de la « modernité réfléchie cosmopolite » en prenant de la distance et en améliorant la théorie d'Eisenstadt (2002) sur les modernités multiples. Kwang-Yeong Shim (2014)⁸ parle aussi de double indigénéisation des sciences sociales pour considérer les théories occidentales comme indigènes et les évaluer comme telles, et résister à des formes d'hégémonies occidentales.

La construction d'une autonomie épistémique se construit en d'autres termes dans la sociologie japonaise. Pour Shujiro Yasawa (2014) la sociologie occidentale a été déplacée au Japon dans le cadre d'un processus de traduction culturelle adapté au champ académique japonais. Jusque dans les années 60, dans un contexte de développement du capitalisme, les sociologues japonais subiront l'influence du positivisme américain, puis celle de Parsons et de Marx; puis Shujiro Yasawa explique qu'après 1980 se développera une sociologie post-moderne, ressurgiront des auteurs oubliés de l'avant-guerre comme Takada, Ariga, Suzuki, et commencera à se développer une théorie sociologique indigène, notamment la théorie du changement social de Tsurumi Kazuko fondée sur l'ethnologie de Yanagita Kunio et la cosmologie de Minakata Kumagusu ou la sociologie de l'environnement de Torigoe Hiroyuki. Les sociologies constructivistes sont devenues dominantes, la théorie de Luhmann a été décisive, les oeuvres de Bourdieu, Giddens et Habermas ont été aussi très influentes; notamment les discussions sur l'espace public japonais par Hoshikawa dans les années 2000 ont occupé la scène sociologique japonaise. Kazuhisa Nishihara montre que différentes formes de nationalisme culturel et scientifique continuent d'exister dans un mouvement d'ouverture et de « réconciliation interculturelle et il propose de produire une "sociologie au-delà des sociétés". Enfin à partir de la théorie du « self » et de la société initiée par Georges Herbert Mead Shujiro Yasawa a notamment montré récemment comment se développe une sociologie réflexive au Japon qui s'organise autour de la production d'un Sujet transcendantal. Yasusuke Murakami (1996)⁹ a distingué une approche transcendentale centrée sur un soi post-réflexif disjoint d'une approche herméneutique où le soi pré-réflexif apparaît encastré dans le monde de la vie. Des sociologues japonais produisent une forme d'autonomie épistémique en proposant une sociologie du Sujet transcendantal qui flirte avec l'idée d'ouvrir la voie d'une humanité cosmopolite.

En Inde, les sciences sociales sont nées pendant la période coloniale anglaise, la sociologie a émergé en 1919 à l'Université de Bombay. Dans l'histoire de la construction de la discipline le nationalisme méthodologique a constitué en Inde une ressource intellectuelle et politique pour se démarquer des savoirs dominants coloniaux et faire émerger une voix alternative. Notamment dans les années 1920-1930 à Calcutta, Lucknow et Mumbai, seules universités où étaient enseignées la sociologie et l'anthropologie, sont apparus des nationalismes radicaux qui ont favorisé l'étude de la pauvreté des paysans, d'artisans et de groupes marginaux. Sasheej Hedge a revendiqué une orientation ontologique – en défendant l'idée que l'ordre social indien doit être pensé en termes de changement, d'historicité et de progrès méthodologique pour penser les mécanismes des changements historiques et épistémologique pour produire une théorie à partir de l'histoire propre de l'Inde. M. N. Srinivas et A. R. Desai, tous deux étudiants de G. S. Ghurye ont adapté les théories occidentales pour créer une

sociologie de l'Inde moderne. Desai a mobilisé la théorie marxiste pour penser les classes sociales, la Nation et l'État dans un langage radical nationaliste indien ; comme directeur du département de sociologie de l'Université de Mumbai A. R. Desai a été considéré par D. N. Dhanagare comme ayant produit une vraie pensée critique émancipée des sociologies occidentales marxistes. Mukerjee et Muherji, fondateurs de l'École de Lucknow ont développé des approches proches de la sociologie classique européenne : Mukerjee a plutôt développé une perspective universaliste et Mukerji une perspective culturaliste pour construire les catégories des sciences sociales. Au début des années 1970, M. N. Srinivas, directeur du département de sociologie de l'Université de Delhi, a proposé une anthropologie sociale ou bien une sociologie située qui s'appuyait sur l'étude de communautés et de castes à partir d'une posture d'« insider » dans la société indienne. Pendant le temps de la post-indépendance la sociologie a produit une réplique aux usages des théories anthropologiques et de lutte contre la production d'un discours de l'État colonial sur la société indienne ou « Sinhalese » comme société non moderne (Madan, 2011). Aujourd'hui un certain nombre d'intellectuels indiens défendent l'idée de déconstruire le provincialisme d'universalismes européens en reconnaissant une généalogie de savoirs à la fois européenne et liés à l'histoire coloniale (Patel, 2013)¹⁰. On voit bien comment une forme d'autonomie épistémique s'est construite en Inde en composant avec une certaine forme de nationalisme méthodologique.

Matériellement, ces formes d'autonomies épistémiques s'agrègent dans le cadre de réseaux de forums, de colloques. En Chine, au Japon, en Inde, en Corée se développent différentes formes d'imaginaires cosmopolites qui traduisent des différences et des diversités de traditions et d'influences culturelles. Les contextes politiques, historiques, sociaux et économiques jouent sur la production d'autonomies épistémiques d'intellectuels qui défendent des positions, des sensibilités, des rapports au monde différents dans le champ scientifique en fonction de marges d'action et de liberté qui varient d'un pays à l'autre.

Qu'est-ce que la sociologie post-occidentale ?

Une sociologie post-occidentale ne signifie pas seulement favoriser une multivocalité des récits de modernités des « Suds » mais surtout dégager des théories qu'ils contiennent et de voir comment elles nous aident à revisiter, à réinterroger les théories des « Nords ». La sociologie post-occidentale procède par décentrement et renouvellement d'universalismes venus des différents Orient et Occident.

Il y a plusieurs voies d'émancipation des occidentalismes :

- prendre connaissance de théories non hégémoniques en les mobilisant tout en maintenant l'idée qu'elles ne peuvent devenir hégémoniques
- produire un occidentalisme rénové qui intègre des fragments de pensées non hégémoniques en maintenant des cadres épistémiques dérivés de cadres hégémoniques
- construire de vrais plans d'équivalence épistémologique entre pensées hégémoniques et pensées non-hégémoniques
- co-produire des pensées métisses par un fort affranchissement des processus de colonisation épistémique.

La sociologie post-occidentale serait avant tout relationnelle, dialogique et multisituée. La sociologie post-occidentale, à la différence d'une sociologie globale, comme l'histoire connectée (Bertrand, 2013)¹¹, refuse les comparaisons structurelles terme à terme pour favoriser des regards croisés sur les registres d'entente, d'accord, de désaccord mais aussi les pratiques de terrain. Nous nous plaçons ici au delà des *Post colonial studies* qui ont pu être comprises comme renforçant des positions hégémoniques via l'affirmation forte de postures critiques lisibles chez certains intellectuels du monde académique anglo-saxon. Dans la sociologie post-occidentale, à partir d'une forte prise en considération des hégémonies on se propose de faire apparaître des espaces de connaissance où devient visible une diversité de savoirs situés et de savoirs communs ou partagés.

La Sociologie post-occidentale peut aussi être définie comme une sociologie critique globale. En effet la sociologie s'est souvent affichée comme capable de produire une science critique située. La pensée de Pierre Bourdieu dans le monde entier a été l'expression la plus affirmée d'une science critique à la française. Les centres de production de la sociologie critique sont restés plutôt locaux et se déplacent lentement vers les Suds où des intellectuels, confrontés à des hégémonies politiques, économiques, intellectuelles liées à un capitalisme globalisé... ont produit de la science critique invisibilisée. Les sociologies occidentales, de leur côté, sont restées très occidentalisées, tout en exprimant un désir d'ouverture intellectuelle. Une grande partie des sociologues des « Nords » ignorent massivement les productions de ceux des « Suds », qu'il s'agisse de la Chine, du Japon, de la Corée, de Taïwan, de l'Inde, du Moyen-Orient, des pays africains...

La sociologie post-occidentale se construit à partir de connexions entre des pratiques de terrain en explorant de façon croisée ce que font, disent, pensent de ce qu'ils font les individus dans des situations différentes. Elle fait travailler non pas les différences mais les écarts de regards, de pratiques, de concepts entre des sociologies européenne et chinoise. Est refusé ici le principe de comparaison structurelle terme à terme des institutions, organisations et systèmes sociaux, politiques et économiques. Il s'agit d'inventer des formats narratifs multisitués qui rendent compte d'une pluralité épistémologique dans laquelle le chercheur oeuvre à l'effacement de frontières construites par différents types d'occidentalismes. Le processus de construction de la sociologie post-occidentale commence par là avant de penser les agencements et les assemblages théoriques et méthodologiques. Parler de sociologie internationale ou de sociologie globale n'implique pas de penser ce travail d'effacement des frontières épistémologiques ; c'est à cet endroit que la distinction entre sociologie post-occidentale, sociologie internationale et sociologie globale a lieu.

Dans la sociologie post-occidentale l'accent est plus placé sur des directions mouvantes plus que sur des unités de sens dans un travail d'émancipation des pensées occidentales. Il s'agit ici de défaire les orientalismes et les occidentalismes pour ne plus penser les relations entre des entités, des mondes, des cultures, des sociétés préalablement constituées mais plutôt de travailler sur les variations de degrés et d'intensité, les continuités et les discontinuités, de faire travailler des écarts entre des savoirs situés et des savoirs globaux sur des espaces sociétaux différents.

La sociologie post-occidentale peut être définie comme se construisant à partir de similarités et de différences qui ne peuvent être pensées sur un mode binaire, qui s'appuient sur différents dispositifs de connaissances (Rouleau-Berger, 2015, 2016) :

- des niches de connaissances qui apparaissent spécifiquement européennes ou asiatiques et ne signifient pas de traduction des savoirs.
- des dispositifs épistémologiques intermédiaires qui favorisent des traductions partielles des savoirs sociologiques de l'Europe vers l'Asie et de l'Asie vers l'Europe.
- des espaces épistémologiques transnationaux où sont placés en équivalence des savoirs européens et des savoirs d'Asie.

Dans un processus d'internationalisation des savoirs et d'affirmation d'une nécessité à produire des pensées non-hégémoniques *espaces propres* et *espaces partagés* travaillent dans des relations d'écart à partir de traditions intellectuelles situées, d'échanges, d'emprunts et d'appropriation de savoirs produits et hérités, mais aussi de rejets, d'oublis, de réexportations de savoirs sociologiques qui tantôt apparaissent universels, tantôt deviennent singuliers. Est alors posée la question de la fabrication des savoirs, des agencements et des disjonctions entre différents lieux du savoir qui se construisent à partir de pratiques des sciences de terrain en sociologie.

Sociologie post-occidentale et savoirs situés

À partir des discontinuités entre sociologie asiatique et européenne apparaissent des niches de connaissances où se lovent des concepts chinois ou des concepts occidentaux situés. Aujourd'hui, ces concepts ne circulent pas réellement, mais probablement la production d'un espace post-occidental devrait favoriser leur mobilité du contexte asiatique vers le contexte occidental et réciproquement. Nous avons donc choisi de traiter du rapport individuation/communauté en Asie et de l'espace public en Europe pour dessiner les contours de deux niches de connaissances asiatique et européenne.

Individuation et communauté

Luo Jarde et Yeh Yun-Chu (2012) ont démontré que les Chinois sont à la fois collectivistes et individualistes dans leurs cercles organisés autour de différentes formes de confiance liées aux modes différentiels d'association et de liens familiaux *jia-ren*, de familiarité *shou-ren* et de connaissance *shen-ren*. Si le *guanxi* n'est pas un concept unifié dans la sociologie chinoise, la flexibilité et la confiance jouent un rôle central dans les cercles du *guanxi* : un cercle est un réseau centré sur l'ego, il a une structure de ce que Fei (1983)¹² appelle « mode différentiel d'association », la limite d'un cercle n'est pas fermée, et les étrangers peuvent être inclus dans le cercle. Le concept de confiance est lié au concept chinois de *lun* (ou aux codes moraux dans les relations familiales) ; la norme de *lun* exige un comportement collectiviste dans le cercle des liens familiaux, la confiance dans les liens familiaux qui est principalement le type de confiance personnalisée. Les liens familiaux *shou ren* signifie aussi des liens forts, un mélange d'instrumentalité et d'expressivité. Enfin dans les liens de connaissance nous pourrions trouver la confiance et le *bao*. Quoi qu'il en soit *guanxi* signifie à la fois les échanges instrumentaux et l'implication émotionnelle (Chen Qi, Wu Qi, 2014)¹³. Par ailleurs pour Yang Yiyin (2009, 2012)¹⁴, le *self* n'est pas dissocié du *nous* dans ce qu'elle appelle un processus de *guanxiisation*. Yang Yiyin pose l'hypothèse de la fabrication d'un *double nous* par des *guanxi* qui dessinent les frontières du moi particulières, plus précisément de ce que Fei Xiao Tong appelait le *chaxu geju* (1983), et d'autre part, par des

catégorisations, des identifications et des appartenances sociales. Yang Yiyin (2012) montre comment le *nous* se caractérise par la perméabilité et l'élasticité de ses frontières et l'autonomie individuelle qui place les autres à l'intérieur de frontières du moi délimitées.

Dans la sociologie japonaise la théorie de l'individuation mobilise de nombreux chercheurs en sociologie (Elliott, Katagari, Sawei, 2013)¹⁵ ; le concept de porosité du « self » reste aussi central dans l'approche du processus d'individuation comme dans la sociologie chinoise. Mastaka Katagari (2014) explique que Yamasaki, dans les années 1980, avait distingué le « hard individualism » dans la société industrielle, le « soft individualism » dans la société post-industrielle et l'« individualization of misfortune » pendant le déclin de l'État-nation. Saeki (1997), en se démarquant des théories d'Ulrick Beck, a défini l'individuation comme un processus d'émancipation de la communauté locale et traditionnelle. Puis, dans ce mouvement de réinterprétation de la théorie de Beck, Midori Ito et Munenori Suzuki (2013) montreront comment Yoriko Meguro en 1987 a développé une thorie de l'individuation in *Family in Individualization* à partir de l'analyse de l'émancipation des femmes. Masataka Katagari (2014)¹⁶ a ensuite décrit trois *selves* dans la société japonaise qui peuvent être rapportés à différentes périodes de l'histoire du Japon : le *soi individualisé* en contexte de modernisation, le *soi privé* lié au développement de la société japonaise et le *soi psychologique* lié au processus de fragmentation sociale. Yasusuke Murakami (2013)¹⁷ contribue à développer une sociologie d'un Sujet transcendantal dans la production d'une « humanité cosmopolite ».

En Corée, Han Sang Jin et Young Hee Shim soutiennent aussi que l'individuation de la seconde modernité – au sens d'Ulrick Beck- en Asie orientale diffère de l'individuation en Europe pour montrer que le processus d'individuation et les communautés se reconfigurent conjointement face à l'imposition de la norme de l'injonction à « être soi » et l'éclatement des structures familiales. Chang et Song (2010)¹⁸ ont parlé d'individuation sans individualisme. Chang, à partir de la combinaison des concepts de « compressed modernity » et de société du risque, s'est plus attardé sur les phénomènes de désagrégation dans le processus d'individuation ; Han Sang Jin et Young Hee Shim (2013) ont distingué – pour rendre compte de la simultanéité des processus de désocialisation et de resocialisation dans l'individuation – trois types d'individuation : la « *family-oriented striving individualization* » ; la « *public-minded participatory individualization* » et la « *libertarian individualization* ».

Là où, dans les théories européennes le *moi*, le *je* et les *autrui*s apparaissent comme des moments distincts dans un processus discontinu du *self*, ils apparaissent dans un processus continu et quasi-simultané dans les sociologies chinoise, coréenne et japonaise. Apparaissent ici des discontinuités théoriques entre sociologies d'Europe et sociologies d'Asie. On voit bien comment s'est formée une niche de connaissances autour du rapport individuation/communauté dans les sociologies d'Asie orientale.

Espace public et justice sociale

Dans la société européenne les sociologues conçoivent l'espace public comme le premier bien auxquels accède chaque citoyen. Dans les démocraties endommagées par le chômage, les pauvretés et les racismes, l'espace public est conçu comme le lieu privilégié d'expression des conflits sociaux, des inégalités, des incertitudes. Bien que

l'espace public pour les sociologues européens soit défini comme étant fragmenté par les pauvretés et les discriminations, il apparaît aussi comme un lieu de distance sociale et de proximité, de civilité et d'incivilité, de négociation et d'échange, il montre comment les « exclus de l'intérieur » et les « inclus » se frottent ou évitent l'autre et comment ils n'habitent pas des univers complètement séparés. Depuis la fin des années quatre-vingt-dix, la question de la reconnaissance et de la lutte pour la justice sociale dans l'espace public est devenue fondamentale sur la scène allemande (Honneth 2000)¹⁹ et sur la scène sociologique française (Payet et Battegay 2008²⁰ ; Roulleau-Berger, 2008²¹) pour exposer de nouvelles formes de relation à l'Autre dans les sociétés contemporaines où les ordres normatifs se pluralisent tandis que de nouvelles fragmentations sociales apparaissent. Après le débat sur le multiculturalisme, les liens entre la reconnaissance des individus et des groupes ont été repensés (Taylor 1998²², Walzer 1997²³), et avec la théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth la sociologie allemande puis la sociologie française ont ouvert un débat fondamental sur la relation entre reconnaissance et injustice.

La question de l'espace public est abordée en des termes assez différents en Chine compte tenu du régime politique autoritaire. Alors que, dans le passé, l'espace public et l'espace politique avaient tendance à se confondre (Zhang Jing, 2012)²⁴, aujourd'hui les deux espaces se dissocient progressivement, conduisant à l'émergence progressive d'individus ayant des droits, capables d'action et de mobilisation dans un espace public en formation. Peu de recherches sur l'espace public ont été réalisées en sociologie mais certains sociologues chinois (Tong Xin 2012²⁵ ; Shen Yuan 2011²⁶) considèrent aussi les luttes pour la reconnaissance dans l'espace public comme fondées principalement sur les inégalités socio-économiques entre les classes sociales et secondairement sur l'injustice culturelle, le refus de reconnaissance sociale. La question de la justice distributive est référée à la construction d'institutions sociales suivant les principes de l'égalité des chances, de la répartition équitable des avantages et des obligations, des critères et des procédures rationnels de distribution et de la rectification des injustices (Xiang Yuqiao, 2013)²⁷.

On voit ici en revanche qu'autour de la problématique de l'espace public s'est formée une niche de connaissance cette fois plutôt située dans la sociologie européenne.

Continuités théoriques et circulation transnationale des savoirs

À partir de l'analyse des continuités théoriques entre sociologies chinoise, coréenne, japonaise et européenne – notamment française – apparaissent des concepts transnationaux propres à des problématiques partagées et fondamentales dans la discipline qui laissent apparaître de l'espace commun entre les contextes chinois et européens, ici français. Nous avons donc choisi de croiser les problématiques des modernités et des risques et celle des dominations et des résistances.

Modernités et risques

Alain Touraine (2007) évoquait l'unité de la modernité et la pluralité des voies de modernisation en définissant la modernité en termes d'adhésion à la pensée rationnelle

et de respect des droits individuels. Il posait l'hypothèse de l'existence de plusieurs grands types de sociétés : celles qui associent modernité et modernisation ; celles qui associent modernisation instrumentale et renforcement des systèmes de domination et d'intégration ; celles qui ne parviennent ni à la modernité ni à trouver une voie de modernisation. Le concept de modernité renvoie ici au recours à des jugements universalistes, la connaissance rationnelle dépasse tous les modes d'explication des phénomènes. Alain Touraine et Fahrad Khosrokhavar (2000) ont défini d'abord l'individu comme un être de droits ; l'idée de Sujet signifie transformation, création de soi et accès au soi et reste associée aux luttes sociales et culturelles, aux nouveaux mouvements sociaux et actions collectives dans lesquelles s'expriment des demandes de sens et de reconnaissance. La notion de Sujet doit être pensée avec celle de modernité.

Puis, dans un contexte d'intensification des risques, sociaux, économiques, politiques, écologiques au niveau international la sociologie du risque d'Ulrich Beck va connaître un rayonnement international et va faire débat dans la sociologie européenne – notamment française – comme dans les sociologies chinoise, japonaise et coréenne pour repenser ce qui fait « modernité ». Cette théorie a d'abord été largement introduite, et discutée en Corée, puis au Japon et en Chine. Han Sang Jin (2015) considérait en 1998 que le processus de modernisation en Corée avait mis à jour une diversité de risques environnementaux, écologiques, alimentaires, des risques de harcèlement et de violence sexuelle... et en cela les sociologues coréens étaient largement invités à mobiliser les théories d'U. Beck. Han Sang Jin a tout de suite considéré que « faire face aux risques » posait la question de la dissolution de la communauté morale, du respect d'autrui et du statut du « care » dans les sociétés contemporaines. Pour Kim Mun-Cho (2010) ²⁸, dans un contexte de transition du fordisme au post-fordisme et de diffusion de nouvelles technologies, la flexibilité s'est imposée comme norme institutionnelle pour former l'« épicerie de l'incertitude sociale » et produire de la « *compressed anxiety* » qui se développe en contexte de « *compressed modernity* ». Dans ce contexte fort de polarisation sociale la « *compressed anxiety* » devient susceptible de produire du mécontentement et de la rage, de favoriser l'émergence de Sujets individuels et collectifs capables de se mobiliser, d'agir et de résister.

Dans la sociologie chinoise, pour penser la modernité dans la société le concept de transition sociale a d'abord désigné les transformations qui ont eu lieu depuis les vingt dernières années dans les pays socialistes et pays anciennement socialistes, et plus particulièrement les processus de transition sociale accompagnant les mécanismes de marché. Le processus de transition sociale a été défini par Sun Liping (2007) comme ayant une logique propre, des procédés propres dans lequel les individus développent des stratégies et des tactiques au cours d'actions pratiques et situées dans un contexte de modernisation et de mondialisation. Shen Yuan (2006) ²⁹ a traité de la transition de la société chinoise en traitant, d'une part, l'influence de l'idéologie libérale et la marchandisation économique et, d'autre part, de son système de redistribution vers un système de marché. La question posée deviendra celle du destin historique de la classe ouvrière et de sa capacité à se constituer en acteur historique. En s'inspirant de figures comme celles d'Ivan Szelenyi et Michael Burawoy, pour Shen Yuan l'enjeu majeur pour la Chine du post-totalitarisme est devenu « produire la société » dans une période de transition. Penser la production de la société chinoise signifie penser les capacités d'action, de mobilisation et de résistance des individus. Ces dernières années, la sociologie de l'action collective s'est alors largement développée en Chine dans le

champ académique (Ronggui Huang, Wen Zheng et Yong Gui, 2016)³⁰. Parmi les études les plus marquantes figurent les protestations environnementales et les manifestations (Sun et Zhao, 2007³¹ ; Chen Tao et Xie Jiabiao, 2016³²), les protestations des paysans (O'Brien et Li 2006³³), les manifestations ouvrières (Cheng Xiuying 2012), les protestations des propriétaires (Shen Yuan, 2008)³⁴ et les manifestations anti-démolition (Lü 2012)³⁵. La sociologie du risque d'Ulrick Beck en Chine est aussi largement mobilisée dans la sociologie chinoise actuelle.

Enfin la théorie de Beck a été aussi largement mobilisée dans la sociologie japonaise pour penser les risques nucléaires au Japon, elle a évolué vers la théorie « of missed opportunity » qui a produit des recherches sur le malheur (Kosaka, 2014)³⁶. Mais les sociologues japonais lient la question des risques, de la modernité et du multiculturalisme. Par exemple, Hideki Tarumoto (2014)³⁷ pose l'hypothèse d'une crise multiculturelle et de la production de structures multiculturelles, crise particulièrement forte dans le monde occidental qui pourrait être dépassée par les valeurs des communautés asiatiques.

Dominations et résistances

La question des processus de domination dans les sociétés contemporaines reste une question fondamentale en sociologie dans le monde. Dans la sociologie française, bien que la domination ait été principalement traitée par Pierre Bourdieu et ses disciples, elle est aujourd'hui présente dans diverses approches théoriques avec un statut qui peut varier selon les paradigmes ; elle est considérée comme singulière dans les paradigmes structuralistes-fonctionnalistes et plurielle dans les paradigmes constructivistes et interactionnistes. François Dubet (2009) a montré que les dominations plurielles se construisaient à travers les expériences et les épreuves individuelles et collectives afin de rendre compte des interactions entre les structures sociales et les individus, entre contraintes et capacités d'action. Danilo Martuccelli (2004, 2006) a distingué quatre principales expériences idéales de domination : l'inculcation, l'implosion, l'injonction, la dévolution. Nous avons également considéré que les inégalités devenaient de plus en plus réticulaires et multi-situées (Rouleau-Berger, 2010). Se pose alors la question des résistances aux dominations. Dans les sociologies françaises de l'acteur nous avons considéré que chaque groupe a une autonomie relative et que les groupes « faibles » sont capables de faire entendre leur voix par les groupes les plus forts en utilisant des relations de conflit, de combat et de distanciation ainsi que des relations de négociation et d'échange (Payet, Laforgue, 2008)³⁸. Les capacités et la réflexivité des individus sont revendiquées par différents groupes et permettent à ces groupes de passer des capacités individuelles aux capacités sociétales (Ricoeur, 2004). Leurs compétences structurent la vie sociale et vice versa. Les sociologues français considèrent de plus en plus la manière dont les individus, dans l'œuvre incessante qu'ils font pour créer du sens, produisent des normes et des conventions.

Dans leur manière de penser la domination, une partie des sociologues chinois met également l'accent sur des formes de domination liées à l'exploitation économique et à la privation de droits sociaux ; les régimes de domination sociale sont aussi des régimes de contrôle social. Mais certains sociologues s'intéressent à la production d'« acteurs faibles » face à un État fort (Shen Yuan, 2013 ; Guo Yuhua, 2014) qui développent des

stratégies adaptatives et s'appuient sur les *guanxis* en produisant ainsi des espaces de résistance sociale ; ici la capacité réflexive des individus est considérée comme engagée dans des situations d'interaction et dans divers contextes de l'activité sociale quotidienne. Certains travaux portent aussi sur la production de la parole des « subalternes » (Guo Yuhua, 2012 ³⁹, Liu Neng, 2009) dans un contexte autoritaire où les formes de mobilisation collective et les discours publics de la révolte ne sont pas autorisés. En Chine, les travaux de Scott (1990) ont été alors fortement mobilisés pour travailler sur les formes quotidiennes de résistance paysanne, leurs discours occultes ou pratiques occultes (transcriptions cachées) qui expriment des manières de se révolter contre des situations de mépris, d'humiliation et de discrédit. Ces approches rappellent celle de Michel de Certeau (1980) au sujet des *arts de faire avec*, c'est-à-dire ces pratiques ordinaires – plus tactiques que stratégiques – propres aux acteurs « faibles ».

Il apparaît très clairement ici que les problématiques sociologiques centrées sur les questions de modernité et de risques comme celle centrées sur la domination et la résistance produisent de l'espace commun transnational qui prend un statut central dans la sociologie post-occidentale même si des façons de les penser ne sont pas complètement convergentes.

Conclusion

Inventer une sociologie post-occidentale apparaît comme une proposition de transformation d'une hiérarchie scientifique mondiale construite sur la base de normativités scientifiques élaborées à partir des hégémonies occidentales. La sociologie post-occidentale se construit avec la formation de niches de connaissance et d'espaces épistémologiques transnationaux mais non-universels. Si les sociologies peuvent apparaître connectées (Bhambra, 2014) à certains moments elles peuvent aussi apparaître déconnectées, ou se connecter pour se déconnecter et se reconnecter au rythme des événements scientifiques locaux et mondiaux, en fonction d'effets de circulations d'idées, de normes, de savoirs qui peuvent diffuser plus vite à certains moments et moins vite à d'autres. Penser en termes de connexion-déconnexion-reconnexion permet d'échapper à la vision d'une mosaïque globale de sociologies organisées autour de savoirs indigènes stables sans réels points de contacts entre elles. La sociologie post-occidentale remet en question la division en aires géographiques et culturelles qui a structuré les hégémonies occidentales et les orientalismes. Sans tomber dans une pensée relativiste cette approche participe à déconstruire les oppositions entre le soi et l'Autre, l'ici et l'ailleurs, et à construire une sociologie transnationale, faite de savoirs hétérogènes, contextualisés qui se font, se défont et se créent dans des assemblages de connaissances dispersées. Nous voyons apparaître des points de bifurcation, de rencontre et de rupture entre des sociologies plurielles qui contraignent à s'interroger sur leur normativité et leur cumulativité scientifique dans un espace globalisé, aux relations entre savoirs locaux et savoirs globaux, entre savoirs occidentaux et savoirs non-occidentaux. La sociologie post-occidentale devient une pensée critique à la fois locale et globale qui interroge les frontières établies de certains territoires scientifiques tout en considérant les nouvelles formes de compétition, de concurrence et de domination de certaines pensées vis-à-vis d'autres. La géographie des pensées non-hégémoniques se construit à partir des sociologies critiques. Des figures d'intellectuels, notamment d'intellectuels critiques, hier peu visibles, viennent

occuper la scène internationale de la sociologie et laissent à penser que les centres et les « marges de la connaissance » d'hier ont largement changé de statut en bousculant des frontières établies.

Bibliographie

- A. APPADURAI, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.
- N. BANCEL, F. BERNAULT, P. BLANCHARD, A. BOUBEKER, A. MBEMBE, F. VERGÈS, *Ruptures postcoloniales*, Paris, La Découverte, 2010.
- U. BECK, E. GRANDE, "Varieties of second modernity : the cosmopolitan turn in social and political theory and research", *The British Journal of Sociology* 61 (3), 2010, p. 409-444.
- H. BHABHA, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.
- G. K. BHAMBRA, *Connected sociologies*, London/New York, Bloomsbury, 2014.
- R. BHARGAVA, « Pour en finir avec l'injustice épistémique du colonialisme », *Socio* n° 1, 2013, p. 41-77.
- M. BURAWOY, "American Sociological Association Presidential address: For public sociology", *American Sociological Review* Vol. 70, Issue 1, 2005, p. 4-28.
- D. CHAKRABARTY, *Provincializing Europe: Postcolonial thought and historical difference*, Princeton University Press, 2000.
- Kyung-Sup CHANG, "Compressed modernity in South Korea. Constitutive dimensions, manifesting units and historical conditions", in Younna KIM (Ed.), *The Routledge Handbook of Korean Culture and Society*, London and New York, Routledge, 2016.
- A. DIRLIK, *Global Modernity: Modernity in the Age of Global Capitalism*, Paradigm Publishers, 2007.
- S. EISENSTADT, *Multiple modernities*, New York, Transaction Publishers, 2002.
- Yuhua GUO, *The Politics of dwelling*, Guanxi, Normal University Press, 2014.
- S.-J. HAN, Y.-H. SHIM, "Redefining second modernity for East Asia: a critical assessment", *The British Journal of Sociology* 61 (3), 2010, p. 465-488.
- S.-J. HAN, "Second-modern transformation in East Asia. An active Dialogue with Ulrich Beck", *Socio*, n° 5, 2015, p. 45-65.
- M. KILANI, *Anthropologie. Du local au global*, Paris, Armand Colin, 2009.
- Peilin LI et Jingdong QU, *La Sociologie chinoise avant la Révolution*, Paris, Éditions de la FMSH, 2016.
- Peilin LI, « La modernisation orientale et l'expérience chinoise », *Socio* n° 5, 2015, p. 25-45.
- Liu NENG, "Collective Actions in Changing Contemporary Chinese Society: An overview of Three Waves of Collective Actions in the Last Three Decades", *Academia Bimestris* n° 4, 2009, p. 146-152.
- Jar-Der LUO, Yun-Chu YEH, "Neither Collectivism Nor individualism-Trust in Chinese Guanxi Circles", *Journal of Trust Research* n° 1, 2012, p. 53-70.
- T. N. MADAN, *Sociological Traditions. Methods and perspectives in the Sociology of India*, New Delhi, Sage Publishers, 2011.
- A. MBEMBE, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *Esprit* 330, 2006, p. 117-133.
- S. Randeria, A. Eckert eds., *Vom Imperialismus zum Empire: Nicht-westliche Perspektiven auf Globalisierung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2009.

- L. ROULLEAU-BERGER et Yuhua GUO, Peilin LI, Shiding LIU (Dir.), *La Nouvelle Sociologie chinoise*, Paris, Éditions du CNRS, 2008.
- L. ROULLEAU-BERGER, *Désoccidentaliser la sociologie : l'Europe au miroir de la Chine*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2011.
- L. ROULLEAU-BERGER, « Sciences sociales “ post-occidentales ” : de l'Asie à l'Europe », *Socio* n° 5, octobre 2015, p. 9-25.
- L. ROULLEAU-BERGER, *Post-Western Revolution in Sociology. From China to Europe*, Leiden & Boston, Brill Publishers, 2016.
- L. ROULLEAU-BERGER et Peilin LI EDS, *European and Chinese Sociologies. A New dialogue*, Leiden & Boston, Brill Publishers, 2012.
- Yuan SHEN, *Shehui zhuanxing he xinsheng dai nongmin gong* (Transformation sociale et nouvelle génération de travailleurs migrants), Beijing, Social files publishing House, 2013.
- Y. H. SHIM, S. J. HAN, “Individualization and community networks in East Asia: how to deal with global difference in social sciences theories”, *Theories about strategies against hegemonic social sciences*, 2013, p. 197-215. Edited by M. Kuhn, S. Yasawa, Tokyo, Seijo University.
- Liping SUN, « La transition sociale : un nouvel enjeu pour la sociologie du développement », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007, Vol. CXXII, p. 53-73.
- G. THERBÖRN, “Globalizations. Dimensions, Historical Waves, Regional Effects, Normative Governance”, *International Sociology* 15 (2), 2000, p. 151-179.
- Lizhong XIE, *Hou shehuixue* (Post-sociologie), Beijing, Presses Académiques des Sciences Sociales, 2012.
- S. YASAWA, “Civilizational Encounter, Cultural Translation and Social Reflexivity: a note on History of Sociology in Japan”, in Kuk Kim SEUNG, Peilin LI, Shujiro YASAWA, *A quest of East Asian Sociologies*, Seoul, Seoul National University Press, 2014, p. 131-167.

NOTES

1. Cet article s'appuie pour partie sur le chapitre 1 de l'ouvrage de Laurence ROULLEAU-BERGER, *Post-Western Revolution in Sociology. From China to Europe*, Brill Publishers, Leiden & Boston, 2016.
2. G. AGAMBEN (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif*, Dijon, Rivages.
3. M. KUHN (2012), « Face au multiversalisme scientifique. Les transformations du système mondial des sciences sociales », in CAILLÉ (Alain) et DUFOIX (Stéphane) dir., *Le Tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013, p. 350-380.
4. R. BHARGAVA, *Pour en finir avec l'injustice épistémique du colonialisme*, *Socio*, n° 1, mars 2013, p. 44.
5. Zhou XIAOHONG, “China Studies: Possible Stand and Paradigm reconstruction”, *Shehuixue Yanjiu*, 2010, n° 2.
6. Seung Kuk KIM, “East Asian Community as hybridization. A Quest for East Asianism” in Seung Kuk KIM, Peilin LI, Yasawa SHUJIRO eds, *A Quest for East Asian Sociologies*, Seoul, Seoul University Press, 2014.

7. S.-J. HAN, Y.-H. SHIM. "Redefining second modernity for East Asia: a critical assessment", *The British Journal of Sociology*, 2010, 61(3), p. 465-488.
8. S. KWANG-YEONG, "The emergence of hegemonic social sciences and strategies of non (counter) hegemonic social sciences", in *Theories about strategies against hegemonic social sciences*, 2013, p. 77-94. Edited by Kuhn, M., Yasawa, S. Tokyo, Seijo University.
9. Y. MURAKAMI, *An anticlassical Political-Economic Analysis: A Vision for the Next Century* (translated with an introduction by K. Yamamura), Stanford, Stanford University Press, 1996.
10. S. PATEL, *Doing Sociology in India*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. XI-XXXVIII, p. 72-103.
11. R. BERTRAND, « Histoire globale, histoires connectées », dans A. CAILLÉ et S. DUFOIX dir., *Le Tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013.
12. Xiaotong FEI, *Chinese Village Close-up*, Beijing, New World Press, 1983.
13. Qi CHEN, Yi WU, *Quntixing shijian de qinggan luoji yi DH shijian wei kexin anli jiqi yanshen fenxi* (*The Logic of Emotion in Mass Disturbances: Based on an Analysis of the Case of DH Event and Its Extensions*), Shehui, 2014 (1).
14. Yiyin YANG, "Guanxilization or Categorization: Psychological Mechanisms Contributing to the Formation of the Chinese Concept of 'us'", *Social Science in China*, 2009, Vol. XXX, n° 2, p. 49-67. Yiyin YANG, "Guanxilization and Categorization: Theoretical Considerations Based on Two Case Studies", In *European and Chinese Sociologies. A new dialogue*, 2012, p. 163-177. Edited by Roulleau-Berger, L., Li Peilin, Leiden, Boston, Brill Publishers.
15. A. ELLIOTT, M. KATAGIRI, A. SAWAI (eds), *Japanese social theory. From individualization to globalization in Japan today*, London and New York, Routledge Publishers, 2013.
16. M. KATAGIRI, "The three selves in Japanese society. Individualized, privatized, and psychologized selves" in A. ELLIOTT, M. KATAGIRI, A. SAWAI, *Japanese social theory. From individualization to globalization in Japan today*, London and New York, Routledge Publishers, 2013.
17. Y. MURAKAMI, *An anticlassical Political-Economic Analysis: A Vision for the Next Century* (translated with an introduction by K. Yamamura, Stanford, Stanford University press), 1996.
18. Kyung-Sup CHANG, Min-Young SONG, "The stranded individualizer under compressed modernity: South Korean women in individualization without individualism", *The British Journal of Sociology*, 2010, 61 (3), p. 538-564.
19. A. HONNETH, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf, 2000.
20. J.-P. PAYET, A. BATTEGAY, *La Reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques*, Lille, Septentrion, 2008.
21. L. ROULLEAU-BERGER, « Individuation "située" et "globalisée". Grammaires de la reconnaissance et du mépris en Europe de l'Ouest et en Chine continentale », in J.-P. PAYET, A. BATTEGAY (dir.), *La Reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques*, Lille, Septentrion, 2008.
22. C. TAYLOR, *Les Sources du moi (The sources of self)*, Paris, Seuil, 1998.
23. M. WALZER, *Spheres of Justice*, New York, Basics books, 1983.

24. Jing ZHANG, "Dual integration of social order: analysis of a case of property right dispute", in *European and Chinese Sociologies: A new dialogue*, p. 223-235. Edited by Roulleau-Berger, L., Li, Peilin. Leiden, Brill Publishers, 2012.
25. Xin TONG, "Three Decades of Chinese Women. State, Family, Women: Comments on the Last Two Decades of Women or Gender Related Sociological Studies", in *European and Chinese Sociologies. A new dialogue*, p. 309-319. Edited by L. Roulleau-Berger, Peilin Li, Leiden, Boston, Brill Publishers, 2012.
26. Yuan SHEN, "Nonmingong jejiu de lishi mongyun" (*Historic destiny of migrant workers's class*), 2011, p. 109-116, in *Jiangang: Xingounren jieji: guanxi, zuzhi yu jiti xindong, New Working class: relationship, organizing and collective actions*, eds. G. H. Zheng and J. A. Zhu, Guangzhou, Zhongshan University.
27. Yuqiao XIANG, "The Basic Principles and Value Dimensions of Achieving Distributive justice through Social Institutions", *Social Sciences in China*, 2013, Vol. 34, N° 5, p. 5-19.
28. Mun-Cho KIM, "Social unrest in Korea: Uncertain Society, Anxious people", in Seung Kuk KIM, Peilin LI, Yasawa SHUJIRO, eds, *A Quest for East Asian Sociologies*, Seoul, Seoul University Press, 2014.
29. Yuan SHEN, « Shehui zhuanxing yu gongren jieji de zaixingcheng » (*Transition sociale et la reformation de la classe ouvrière*), *Zhongguo shehuixue (Sociologie chinoise)*, 2006, n° 5.
30. Huang RONGGUI, Zheng WEN, Gui YONG, "Multi-channelled forceful intervention, frames and protest success-a fuzzy-set qualitative comprative study of 40 anti-demolition protests in China", *The Journal of Chinese Sociology*, 2016, 3, p. 23.
31. Y. SUN and N. ZHAO, "Multifaceted state and fragmented society: dynamics of environmental movement in China", in *Discontented miracle: Growth, conflict, and institutional adaptations in China*, ed. D. Yang, Singapore, World Scientific Publisher, 2007, p. 111-159.
32. Tao CHEN, Jiabiao XIE, "Hunhe xing kangzheng-dangqian nongmin huanjing kangzheng de yige jieshi kuangjia (La résistance du modèle mixte : une interprétation sur la résistance environnementale des paysans)", in *Shehuixue yanjiu (Recherches sociologiques)*, 2016, n° 3.
33. K. O'BRIEN and L. LI, *Rightful resistance in rural China*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
34. Yuan SHEN, « Vers les droits du citoyen : la défense des droits des propriétaires comme mouvement ciotyen dans la Chine contemporaine », in L. ROULLEAU-BERGER, Yuhua GUO, Peilin LI, Shiding LIU, *La Nouvelle Sociologie chinoise*, Éditions du CNRS, Paris, 2008.
35. Dewen LÜ, *Meijie yunyuanyuan, dingzi hu yu kangzhen zhengzhi: Yihuang shijian zai fenxi (Media Mobilization, Demolition-Resistant Families, and Contentious Politics: Reanalysis of the Event of Yihuang)*, Shehui, 2012 (3).
36. Kenji KOSAKA, "Risk as missed opporunties in Japan", in Kuk Kim SEUNG, Peilin LI, Yasawa SHUJIRO, *A quest of East Asian Sociologies*, Seoul, Seoul National University Press, 2014, p. 313-328.

37. H. TARAMOTO, "Multiculturalism and Asian Experience in Japan" in Kuk Kim SEUNG, Peilin LI, Yasawa SHUJIRO, eds, *A quest of East Asian Sociologies*, Seoul, Seoul National University Press, 2014, p. 313-328.
38. J.-P. PAYET, F. GIULIANI & D. LAFORGUE (dir.), *La Voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
39. Yuhua GUO, "Folk Society and Ritual State" dans *European and Chinese Sociologies. A new dialogue*, p. 215-223. Edited by L. Roulleau-Berger, L. Li, Peilin, Leiden & Boston, Brill Publishers, 2012.

RÉSUMÉS

Si, la pensée scientifique a été construite en tant qu'élément des sociétés occidentales, les conditions de mise en récit universalisant et tautologique des sciences sociales « occidentales » sont largement interrogées aujourd'hui. Dans cet article, nous introduirons la question du déclin des hégémonies occidentales pour poser celle de la production des injustices et des autonomies épistémiques avant de définir la sociologie post-occidentale ; nous montrerons alors comment se forment des niches de connaissance à partir des discontinuités théoriques entre sociologies d'Asie et d'Europe et des espaces transnationaux à partir des continuités théoriques entre les deux contextes de savoirs.

If, scientific thought was constructed as part of Western societies, the conditions of universalizing and tautological narrative of "Western" social sciences are widely questioned today. In this article we will introduce the question of the decline of Western hegemonies to pose that of the production of injustices and epistemic autonomies before defining post-Western sociology; we will then show how knowledge niches are formed from the theoretical discontinuities between sociologies of Asia and Europe and from transnational spaces based on the theoretical continuities between the two contexts of knowledge.

AUTEUR

LAURENCE ROULLEAU-BERGER

Laurence Roulleau-Berger est Directrice de recherche au CNRS, ENS Lyon, Triangle, et directrice française du Laboratoire International Associé (LIA) CNRS-ENS Lyon/Académie des Sciences Sociales de Chine, *Sociologies Post-Occidentales en Europe et en Chine*.